

XYZ. La revue de la nouvelle

Cycle pub Le cadavre

Nicolas Tremblay



Numéro 79, automne 2004

Nouvelliers du Saguenay-Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3433ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, N. (2004). Cycle pub : le cadavre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (79), 87–91.

Cycle pub

Nicolas Tremblay

Le Cycle pub est l'histoire d'un homme nouveau et moderne. Une série de dix nouvelles qui dévoile sa pathétique nudité, son insignifiance qui lui colle à la peau comme un vêtement usé. Entre deux respirations, cet homme s'abreuve au sens désincarné d'une publicité qui le phagocyte. Passif, amorphe, il se regarde dépérir; ses rêves lui sont fournis par une boîte d'images électriques occupée à ronger son squelette. Il ne sait pas que ce qui lui procure sa joie morbide est à l'origine de sa propre dégénérescence vers un état premier et larvaire.

« Le cadavre » est la cinquième nouvelle du cycle à paraître dans XYZ. La revue de la nouvelle.

Le cadavre

Il est impossible d'avoir conscience de sa propre mort pour une seule et bonne raison: l'esprit entre dans un état de complète léthargie avant que la vie du corps ne s'arrête définitivement. Lors de décès violents, ce hiatus, ce décalage, se calcule en centièmes de secondes.

JUSTIN GAGNON, *L'extase*

Un matin de l'an 2003, dans le quartier industriel X, désaffecté, de la ville X. L'ancienne usine de la compagnie (dite « multinationale ») Qraft, productrice de mets surgelés et de pâte à tartiner à base de fromage jaune chimique, dont la composition tenue secrète assure une conservation presque éternelle aux aliments, a été abandonnée comme tout le reste sur ce vaste terrain

désormais vacant. Devant cette installation géante de corps métalliques et de cheminées qui percent le ciel coule une rivière aux allures de ruisseau fangeux, de cloaque. Depuis trois à quatre décennies, le niveau de l'eau a baissé graduellement jusqu'à atteindre cet état lamentable laissant l'impression d'une croûte liquide et méphitique. Des poissons aventureux quelquefois y barbotent, entre deux émissions de gaz échappées d'on ne sait où et qui forment des bulles à la surface de l'eau ; elles éclaboussent lentement, comme si elles perçaient de peine et de misère une surface résistante, membraneuse et élastique. De l'autre côté de la rivière, de rarissimes mottes de gazon jauni poussent ici et là sur une plaine désertique, asséchée et creusée par de longues fissures. Quelques squelettes de marmottes jonchent ce tapis pierreaux et sablonneux. Une brise tiède qui traîne avec elle une odeur de lait caillé balaie une fine poussière sur ce paysage sinistre ; elle émet un sifflement qui ne tape sur aucun tympan et ne résonne dans la chambre d'air d'aucun crâne animé.

Une canalisation souterraine, labyrinthique, un tout-à-l'égout qui charrie pêle-mêle les déchets de différentes usines (dont ceux de Qraft, dont on imagine les eaux usées de la couleur de son fromage), se rejoignent en un point unique du réseau pour déverser tout ensemble dans la rivière ce que chacune d'entre elles rejette dans ses égouts. (Il devient alors très difficile de déterminer, parmi ce concert éclectique, ce capharnaüm pestilentiel, d'où proviennent les agents polluants.) Le trou d'arrivée — qu'on peut qualifier d'anal — de ce chemin complexe de tuyaux de renvoi aboutit devant le hangar de Qraft, situé en bordure de la rive nord de la rivière. De ce gros cylindre en béton émergeant de la terre s'écoule encore, même si le quartier industriel est depuis longtemps fermé et inactif, un liquide très foncé qui a, par moments, la consistance d'une gelée capillaire. Très souvent, il se dégage de cet endroit une odeur de breuvage gazéifié à base de cola, de liqueur brunâtre qui vous donne le goût d'éructer entre deux gorgées. Une mousse pétillante s'y forme, d'un blanc laiteux.

Ce matin-là, près de la zone générale de déversement, un cadavre (un corps d'homme), stationnaire, coincé entre deux pierres

qui pointent hors de l'eau à environ un mètre de la rive sud, se laisse bercer par le faible courant. Il porte un survêtement de toile bleu poudre, gonflé par l'eau et par l'air que maintiennent prisonniers les bandes élastiques qui serrent le pantalon et le blouson autour de son cou, de ses poignets, de sa taille et de ses chevilles, étanchéité qu'assure aussi une fermeture éclair garantie à vie (promettent les détaillants avec emphase mais sans trop y croire, conscients du vice logique). Les boucles doubles des lacets de ses chaussures de course tiennent bon ; les semelles, hautes de deux centimètres au talon, percées à l'intérieur par des petits coussins d'air en plastique, en forme de tubes, protègent les genoux des secousses que provoque la rencontre du pied avec une surface dure — souvent de l'asphalte — à l'air libre. Imbibés d'eau, les vêtements s'alourdissent et perdent leurs propriétés aériennes que simulent les campagnes publicitaires. L'homme a une casquette vissée sur la tête ; des bandes de velcro permettent d'ajuster cette coiffe à n'importe quel crâne. Sur chaque pièce de vêtement apparaît le *swoosh* de Nike, tantôt blanc immaculé sur fond bleu marine pour la casquette et les chaussures, tantôt bleu marine sur fond bleu poudre pour le survêtement. Le logo a quelque chose de discret et de très visible à la fois, comme un point noir microscopique dans une montagne de sel blanc cristallin dont la présence, une fois remarquée, occulte le reste, qui devient alors secondaire. La peau du cadavre, légèrement verdâtre, laisse voir des signes de décomposition ; à ce stade, elle a bu l'eau de manière gloutonne, elle en est imprégnée, à un point tel qu'elle (la peau) hésite comme prise entre deux chaises, entre l'état liquide ou solide, entre se fondre au milieu aquatique ou vêtir le squelette. Elle se détache néanmoins progressivement de l'homme. Ses boursoufflures rendent indistincts les traits du visage. Bientôt, des vers s'occuperont de manger les derniers lambeaux de chair. Il ne restera alors plus rien sous les vêtements, que des os et des parasites.

À ce moment-ci, il serait encore temps de ramener ce corps à la vie, de le réanimer. Pour réaliser cela, il faudrait surmonter quelques obstacles, complexes et difficiles, étant donné l'état presque irréversible de la putréfaction. Le meilleur scénario possible voudrait que l'homme, un sexagénaire à la retraite, légèrement

obèse, ayant une cholestérolémie élevée, souffre de problèmes cardiaques, que contrôle un pacemaker de très grande qualité. On l'imagine joggant dans le quartier industriel, au bord de la rivière boueuse, heureux de cet abandon qui lui évite la faune urbaine, ses voitures et son smog (son air visiblement vicié, ses poubelles pleines à craquer, malodorantes, et ses multiples feux de circulation). Il surveille le rythme de ses pulsations en tenant l'index de sa main droite sur sa jugulaire, tandis qu'il regarde défiler les secondes sur le cadran de sa montre Timex. Le battement de son cœur s'arrête subitement, le muscle est comme coincé dans la poitrine; une artère coronarienne est complètement bouchée, le sang n'y passe plus. Le cœur veut bondir hors de la cage thoracique. Le pacemaker ne fournit pas. Il surchauffe. L'homme tombe à genoux, grimaçant. Hors d'équilibre, il dégringole la pente qui mène à la rivière. Il ne déchire aucun vêtement et sa casquette demeure en place, par miracle. Le courant le conduira enfin jusqu'à l'usine Qraft. Voilà ce que pourrait déduire un détective qui trouverait le cadavre; le survêtement Nike ainsi que les chaussures ne lui laissant pas le choix de supputer que l'homme s'adonnait à une activité sportive avant de trépasser. Cette évidence, aisément démontrable, convaincrait sans doute les assureurs du retraité, qui a signé une bonne prime-vie (une clause contractuelle, aguichante, qui laisse espérer l'éternité au client), d'entamer une poursuite, avec l'accord de la famille du défunt — qu'on aura mis sous cryogène pendant tout le temps que se poursuivront les actions en justice —, contre les fabricants du stimulateur cardiaque défectueux. Une partie du dédommagement généreux versé par la compagnie à la famille du mort pourrait ainsi être utilisée pour entreprendre les démarches onéreuses de réanimation.

Une compagnie américaine de très grand renom, LAD (Life after Death), qui a fait sa réputation en ramenant à la vie le célèbre acteur hollywoodien Tom Pitt, mort dans un accident de voiture violent, similaire à celui de James Dean, peut remettre en marche à peu près tous les corps en panne, peu importe la gravité des blessures. De grands médecins spécialistes travaillant pour cette compagnie privée, soucieux de combattre la mort jusque dans ses

derniers retranchements, réussissent en premier lieu le miracle de la résurrection, puis d'autres achèvent la besogne en s'occupant des détails relatifs à la chirurgie plastique. Le cas de notre cadavre proposerait évidemment un défi de taille à LAD, comme tous les cas de noyade d'ailleurs, aux deux étapes d'opération, nommées respectivement par la compagnie l'« arrêt » (sous-entendre « du processus naturel de la mort ») et le « retour » (sous-entendre « à l'état antérieur du corps »). Avant d'entreprendre les démarches proprement dites de « réanimation extraordinaire », hors des pratiques de médecine conventionnelle, assurées par l'État, le client (ou plutôt ceux qui le représentent) rencontre un préposé à la vente avec qui il s'engagera à jamais. Ils devront sceller une entente ; le contrat, soumis par le préposé, contient plusieurs contraintes ainsi que plusieurs offres additionnelles. Le client a le choix de revenir à son état antérieur de base, conforme au passé, incluant tous les dérèglements et vices de santé dont il souffrait — ce que préfèrent habituellement les puristes et les idéalistes. Il peut aussi, moyennant des frais supplémentaires, améliorer l'état de son corps sur le plan tant strictement physique qu'esthétique. Quant aux contraintes, elles relèvent de la participation du sujet aux activités de promotion de la compagnie. Entre autres, il devra accepter de jouer dans un mini-documentaire d'une demi-heure portant sur son parcours biographique (sa naissance, ses études, sa famille, son vieillissement, sa maladie) et sur son passage vers la mort — le moment du documentaire qui s'avère toujours ésotérique et vendeur — jusqu'à sa rencontre, bien sûr indirecte, avec LAD et son retour à la vie. Un extrait sous forme publicitaire, présenté à la manière « avant » et « après » de Weight Watchers, sera tiré de ce film. Le sujet doit aussi accepter de porter en tout temps un objet (bracelet, montre, badge, etc.) marqué du logo de la compagnie. Pour alléger le montant de sa facture, notre cadavre pourrait enfin signer une clause « *extra-branding* » ou « *sponsoring inter-entreprise* » avec Nike, en n'oubliant pas, au moment de la simulation de sa crise cardiaque pour le tournage du documentaire, de revêtir son même survêtement. Il pourrait, au cours de son témoignage, débiter, par exemple, une phrase-slogan payante du genre : « Avec Nike, l'espoir ne cesse jamais de battre. »